Le service de santé dans les camps du Vercors

de janvier 1943 à juin 1944

Alain Raffin

De décembre 1942 à mai 1944, certains « vieux maquisards » restèrent près de 20 mois dans les camps du maquis du Vercors. Frédéric Susz, dit *Tatahouine*, doyen du camp C3, y passera 18 mois. Le nombre exact de ces « vieux maquisards » reste difficile à établir, compte tenu des rotations du personnel, des fusions successives des camps et des défections individuelles à l'approche de l'hiver. Chaque camp était organisé afin de garantir aux maquisards le meilleur état de santé possible, souvent avec le concours du médecin civil le plus proche, ou encore de médecins juifs réfugiés dans le Vercors. La « bobologie » était une réalité au camp, traitée grâce à une petite infirmerie. Au C3, le chef adjoint, *Boby*, faisait office d'infirmier. On faisait appel à un médecin de confiance. En nord-Vercors, pour les cas les plus graves, maladie ou blessure, on faisait appel au docteur Chauve, médecin du village d'Autrans. Roméo Secchi, Robert, chef du C3, lui a d'ailleurs rendu hommage dans un bulletin du *Pionnier du Vercors* : « *Le docteur Chauve d'Autrans, personnage pittoresque exceptionnel de dévouement et de compétence, avec la complicité de la population d'Autrans, a su faire héberger nos malades chez l'habitant, afin de mieux les soigner. Il sera encore des nôtres durant cette période d'occupation allemande et d'errance dans les clapiers de Sornin* ». Dans ce même article, il rend hommage au docteur Féret, directeur du préventorium d'Autrans et à son personnel médical : « *Le docteur Féret, directeur du préventorium d'Autrans, qui mettra son installation médicale au service de la Résistance dès 1943, ses quatre fils rejoindront les camps C3 et C5. Il en a été de même pour ces quelques infirmières qui ont largement contribué aux soins des malades puis des blessés durant cette période jusqu'à la Libération.* »

L'hiver, la toilette devenait une véritable épreuve, entre le manque d'eau, l'éloignement de la source, et l'eau du réservoir souvent gelée. Au camp C3, où il ne fallait pas tergiverser avec l'hygiène et en dépit de plusieurs rappels, un maquisard récalcitrant fut jeté nu dans la neige par le chef, *Robert*, et son adjoint, *Boby*, avant d'être rapidement muté vers un autre camp. L'humidité et la promiscuité dans les cantonnements firent réapparaître les maladies parasitaires que connurent les « Poilus » de la Grande Guerre. La gale se développa dans les camps où l'on utilisait de la paille pour le couchage. Certains camps connurent de véritables épidémies. Le traitement de la gale était difficile eu égard aux conditions de vie et le risque

de contagion important. Souvent, le malade recevait la permission de se rendre dans sa famille, afin d'y recevoir les soins d'un médecin. Les poux firent, eux-aussi, leur apparition et donnèrent lieu à des séances collectives d'épouillage en plein air. Un ancien du C1, Gilbert Landau, *Didier*, rapporte dans le bulletin n° 90 du *Pionnier du Vercors* : « *Nous sommes cantonnés avec le C3 et pouvons enfin nous doucher, ce qui nous débarrasse enfin de nos poux !* ».

Au camp C3, au cœur de l'hiver 1943-1944, un malade atteint d'une congestion pulmonaire dut être transporté à Autrans chez le docteur Chauve. Pour le transporter, on utilisa un traîneau de type Pourchier dont la conduite nécessitait quatre bons skieurs. Le malade passa sa convalescence chez la sage-femme d'Autrans. Le traîneau fut utilisé une autre fois, au cours de cet hiver-là, pour transporter la victime d'une grosse entorse consécutive à une chute de ski. Après le premier parachutage sur le Vercors - dit « de Darbounouze » - en novembre 1943, le maquis reçut des pansements individuels destinés aux combattants et des musettes de premiers soins aux infirmiers. Le contenu de ces musettes était, entre autres, composé de sulfamides utilisables comme désinfectant antiseptique ainsi que de la pénicilline, encore inconnue en France à cette époque, qui venait tout juste d'être expérimentée sur des blessés anglais en Afrique du Nord en juin 1943. Dans chaque camp, un infirmier fut alors désigné en fonction de ses prédispositions à effectuer des soins médicaux. Les blessés légers, suite aux différents « coups de main » pouvaient être traités sur place ; en revanche, pour les blessés graves nécessitant des soins médicaux lourds, il fallait s'engager dans un voyage risqué vers les hôpitaux ou cliniques du pourtour du massif du Vercors (Romans, Valence, Saint-Vallier ou Grenoble). D'après le témoignage de Marc Serratrice, dit *Crainquebille*, devenu infirmier au C3, de la pénicilline fut remise au docteur Chauve d'Autrans pour les soins de sa clientèle civile.

Le camp C3, replié depuis le mois de mars sur le Plateau de Chambaran, près du village de La Forteresse, suite à l'alerte générale sur le Vercors, fut surpris, dans la matinée du 1^{er} mai 1944, par la Milice venue de Voiron. Au cours de l'engagement qui s'ensuivit, *Paul Comtet* fut légèrement blessé au pied. Marchant difficilement, il fut traîné par ses camarades et confié de nuit aux bons soins de madame Decoux, qui tenait la « laiterie-infirmerie » du village de La Forteresse, et qui lui prodigua un abri et des soins, une fois tous les hommes du groupe en sécurité. Cette infirmerie-laiterie avait déjà « hospitalisé » le chef, *Boby*, victime d'un accident stupide ; il s'était tiré une balle dans la main en manœuvrant une arme afin de s'assurer de son bon fonctionnement. Il fut soigné par un médecin de confiance connu de madame Decoux.

Après juin 1944, les camps devenus sections militaires, furent rattachés à l'un des bataillons de chasseurs alpins : le 6^e BCA pour le nord-Vercors, les 11^e, 12^e et 14^e BCA pour le sud-

Vercors. Les malades et blessés furent dorénavant dirigés vers l'hôpital de la Résistance de Saint-Martin-en-Vercors, à compter du 8 juin, date de son ouverture.

Début juin 1944, *Peugeot*, maquisard du C3, tout juste âgé de 20 ans, fut pris d'une forte fièvre. Le docteur Chauve, soupçonnant une leucémie, le fit admettre à l'hôpital de la Résistance de Saint-Martin-en-Vercors. Il décédera des suites de sa maladie dans les premiers jours de juillet. L'hôpital, situé dans une ancienne colonie de vacances, fut monté de toutes pièces par le docteur Fischer, avec du matériel chirurgical de récupération et provenant de parachutages, y compris la table d'opération. Le docteur Ganimède participa à son tour à son équipement. Ce service médical était parfaitement organisé, le médecin-commandant Rigal, puis le médecin-commandant Bernard, en prirent successivement la direction. Dans le registre médical était notée chaque entrée, la provenance du malade ou blessé, son unité ou son camp, ainsi que la date de sortie. Le personnel médical, très dévoué, composé en majorité d'infirmières, soignait malades et blessés. Après l'attaque allemande du 21 juillet, l'hôpital de Saint-Martin-en-Vercors fut déplacé le 24 juillet à la Grotte de La Luire, où il connut un destin tragique.

Sources :

Yves Pérotin, *La vie inimitable dans les maquis du Trièves et du Vercors en 1943 et 1944*, Grenoble, Editions PUG, juin 2014.

Marc Serratrice, *Avoir 20 ans au maquis du Vercors*, Sayat, éditions Anovi, mai 2014.

Gilles Vergnon, *Le Vercors, Histoire et mémoire d'un maquis*, Ivry-sur-Seine, Ed. de l'Atelier, collection Patrimoine, 2002.

Témoignages de Marc Serratrice, infirmier au C3.

Bulletin *Le Pionnier du Vercors* n° 90, Témoignage de Gilbert Landau, Grenoble, ANPCVV, avril 1995.

Archives de l'ANPCVV.

Exposition « La Résistance en Drôme-Vercors » sur le Musée de la Résistance en ligne : <http://museedelaresistanceenligne.org/expo.php?expo=2>.